

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 126 (1981)
Heft: 1

Artikel: La fidélité à sa mission, vue à travers le Journal d'Ernst Jünger
Autor: Rapin, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fidélité à sa mission, vue à travers le Journal d'Ernst Jünger¹

par le lieutenant-colonel Jean-Jacques Rapin

Il y a peu, le hasard — mais le hasard existe-t-il? — nous faisait rencontrer à Briançon l'ancien conservateur du Musée de l'Armée, aux Invalides, à Paris. La conversation porta sur la personnalité du général Weygand et ses Mémoires, et notre interlocuteur ajouta: « *Mais pour la connaissance des événements de 1940 et de l'Occupation, vous devez lire aussi Jardins et Routes, ainsi que le Journal de l'écrivain allemand Ernst Jünger.* »

Double rencontre étonnante: celle d'un officier français dont la hauteur de vue lui fait apprécier, chez l'adversaire, la richesse et la profondeur de la vision; celle d'un grand écrivain, humaniste, homme de haute culture, ami de nombreux artistes français, qui assiste en témoin impuissant à la mutilation d'un pays aimé et à l'écrasement de sa patrie.

Ernst Jünger est né en 1895 à Heidelberg. Il est attiré tout d'abord par la carrière des armes — officier déjà lors de la première guerre — puis par les sciences de la nature, comme la zoologie et l'entomologie, et mène de front un engagement politique qui, dès 1934, le met en butte aux perquisitions et aux menaces de la police secrète.

Et c'est là qu'intervient le premier trait de sa fidélité: il pourrait émigrer — ses relations et ses amitiés européennes sont nombreuses — mais il préfère, comme le dit si bien son traducteur Henri Plard, « l'émigration intérieure ». Il se réfugie donc à Goslar, dans le Harz, dans cette partie secrète et légendaire, chère à Goethe, du cœur de la vieille Allemagne, puis à Überlingen, autre vieille ville des bords du lac de Constance, et enfin à Kirchhorst, dans la lande, aux portes de Hanovre, où la guerre le surprend.

Jünger officier part pour la seconde fois, mais pour connaître alors, dans un enchaînement effroyable de circonstances, une réalité toujours plus horrible, de la Campagne de l'Ouest à celle du Caucase, sorte d'engrenage infernal qui marque l'instauration progressive d'un ordre

¹ Edition Juillard, Paris 1951, en deux tomes; *Journal de guerre et d'occupation 1939-1948*, en un tome, Juillard, Paris 1965. Une présentation de cet ouvrage a été faite également aux lecteurs de La Nation par le major Rapin.

de barbarie et d'exactions. C'est ici que nous frappe le plus l'attitude de Jünger. C'est ici que la lecture de son *Journal* est la plus poignante. Pas de grandes phrases, pas de grandes déclarations, mais une fidélité de tous les jours à une vocation intérieure qu'il faut appeler par son nom : c'est une mission ! Homme d'honneur, esthète, créateur, Jünger se sent atteint dans son être profond lorsqu'il apprend peu à peu la réalité des arrestations, des déportations et des exécutions. Confident des généraux Speidel et von Stulpnagel, il vit de près la lutte qui se livre entre le Parti et la Wehrmacht, et qui va aboutir à l'attentat du 20 juillet 1944. A maintes reprises, il pourrait se retirer et quitter cette position périlleuse entre toutes où, partagé entre les devoirs de sa charge et l'amitié qui le lie à de nombreux artistes et écrivains français, il tente de conserver la vision claire et fidèle de ce qu'il estime être la notion d'un bien supérieur et commun à ces deux pays. Années aussi pendant lesquelles, après avoir sauvé son fils d'un tribunal nazi, il le perd dans la bataille de Monte-Cassino... Avec la guerre, ses difficultés ne prennent pas fin, car, comme le grand chef allemand Wilhelm Furtwängler — dont l'attitude de fidélité à sa patrie allemande est très proche de celle de Jünger — l'écrivain est considéré comme suspect. « Jünger a connu le sort paradoxal d'être suspect d'abord aux nazis, puis aux champions de la démocratie... » écrit Henri Plard.

Son *Journal* est un monde en soi. A la fois marqué par le cours des événements — qui ne serait pas marqué par des événements aussi terribles que l'anéantissement de sa ville voisine, Hanovre en l'occurrence, vécu à quelques kilomètres de distance ? — et à la fois étrangement détaché d'eux, pour être mieux le reflet de la vie intérieure d'un homme en face de situations si tragiques qu'elles ont le pouvoir de mettre l'âme à nu... Dans les pires moments — et l'officier de tout rang ne doit pas oublier cette ressource ! — la contemplation d'une œuvre d'art, d'une fleur, d'un insecte ou l'accomplissement des plus humbles travaux de jardinage permettent à l'homme de continuer à être et à assumer...

Les quelques citations du *Journal* qui suivent sont aussi riches de signification profonde et de transcendance aujourd'hui qu'au moment où elles furent écrites, parce que, plongeant leurs racines dans un monde de vieille culture germanique et occidentale, elles débouchent sur l'universel et par là même, appartiennent à l'intemporel...

« Pour autant qu'un écrivain puisse y contribuer, je considère ces six journaux comme ma participation spirituelle à la deuxième guerre mondiale... » (Introduction au tome I, p. 14).

Sur l'intégration de la mort :

« Quand des hommes combattent sur un plan supérieur, spirituel, ils intègrent la mort dans leur stratégie. Ils acquièrent quelque chose d'invulnérable ; la pensée que l'adversaire veut leur destruction physique n'est, par conséquent, plus très effrayante pour eux. Il est, par conséquent, d'une extrême importance que l'événement ait lieu hors de toute équivoque, au sein de circonstances possédant une clarté de symbole, où ces hommes se dressent en témoins d'une juste cause. Aussi donnent-ils l'impression qu'ils reculent devant la mort, alors que, ce faisant, ils sont pareils au capitaine qui tarde à donner le signal de l'attaque, attendant l'instant favorable. Il est des nuances dans la victoire. » (Paris, 2 novembre 1941).

« Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts : et ce qui nous tue nous rend prodigieusement forts. » (Paris, 5 novembre 1941).

Sur la périodicité dans la vie :

« Continué Huxley, dont la froideur sèche rend la lecture ardue. Noté un passage où il expose que les variations saisonnières, l'influence des saisons sur l'ordre de la vie, diminuent à mesure que progresse la civilisation (...) Il est vrai : la périodicité s'atténue au cours du temps. C'est une sorte d'usure, d'érosion par rotation. De même, la différence entre jours de semaine et jours de fête est bien près de disparaître : à la ville, la foire est quotidienne. Quelques échos montrent encore que, jadis, la morale changeait selon les mois — sur les rives du lac de Constance, c'est chose admise de tous que les époux se doivent indulgence mutuelle tant que dure le carnaval. La disparition de la périodicité n'est qu'un aspect du phénomène — l'autre réside dans le fait que le rythme gagne à ses dépens. Les vibrations perdent de leur amplitude, mais deviennent plus fréquentes. Notre monde mécanisé touche à l'extrême limite. Le rythme de la machine est vertigineux, mais la périodicité lui manque. Ses vibrations sont innombrables, mais de nature identique, sans différence vibratoire. La machine est un symbole, sa vertu économique est un trompe-l'œil : c'est une sorte de moulin à prière. » (Paris, 4 sept. 1943).

Sur la dignité des demeures :

« A Celle où j'avais à faire. Dans les fermes isolées le long du chemin, l'esprit des pionniers est encore vivant ; chacune d'elles est une résidence. En ces temps-là, l'essence royale était encore répartie entre nous tous. Lorsqu'elle disparaît entièrement de l'homme, on vit des temps comme les nôtres ; la perte de la souveraineté précède l'atteinte à la dignité. » (Kirchhorst, 30 octobre 1944)

A propos de son anniversaire :

« Ziegler m'écrit de Hambourg que Grandgoschier (Goebbels!) a donné l'ordre à la presse de ne pas mentionner mon cinquantième anniversaire. C'est la seule distinction qu'ils pouvaient m'offrir. » (Kirchhorst, 12 février 1945)

Sur les soi-disant penseurs de notre époque :

« J'ai songé aussi à cette rapidité avec laquelle les soi-disant penseurs de notre époque jugent les idées et les symboles que des millénaires ont contribué à former. Avec cela, ils ignorent jusqu'à leur propre place dans l'ordre universel, et jusqu'au petit travail de destruction que leur assigne l'esprit du monde. Mais qu'y a-t-il là d'autre que l'écume dont les nappes fugitives recouvrent les vieilles falaises inébranlables ? On sent déjà la succion du reflux. Il n'est pas moins admirable de voir ces vieux libéraux, dadaïstes et libres penseurs se mettre à moraliser, après une vie passée à détruire les liens anciens et à saper l'ordre (...) On encourage les fils à se moquer de tout ce qui passait jadis pour fondement de la vie. Puis, finalement, vos adeptes trop dociles viennent vous dire : « Eh bien, petit père, assez radoté ; il est temps qu'on te fasse passer par la chaudière. » (Kirchhorst, 6 novembre 1944)

Sur les idées et leurs forces contraires :

« Dans l'histoire, les idées ne se continuent pas en une progression rectiligne. Elles développent, à partir d'elles-mêmes, les forces contraires, de même qu'en s'abaissant, le poids de l'horloge ne meut pas seulement les aiguilles, mais, en même temps, son contre-poids. Par ce moyen, l'équilibre se rétablit, et les formes correspondant aux idées se trouvent empêchées de grandir jusqu'au monstrueux ou de s'y fixer. C'est là dans

le domaine du libre arbitre, le même phénomène qui, en zoologie, rogne les pointes avancées du développement.» (Paris, 7 novembre 1941)

Sur l'art d'écrire:

L'écrivain doit « d'abord harmoniser la multitude des images, puis les mettre en valeur, c'est-à-dire leur donner, grâce à une clef secrète, cette lumière qui correspond à leur rang. Ici, la lumière signifie le son et la vie que contiennent les mots. Ce serait alors un cours de métaphysique se transformant en allégories: l'ordonnance des phénomènes visibles d'après leur hiérarchie invisible. C'est bien selon ce principe que devraient être organisées toute œuvre et toute société. En essayant de le réaliser dans un mot, dans une phrase, dans le jeu des images que nous propose la vie quotidienne, nous nous entraînons à suivre les règles d'une discipline supérieure. Assurément, l'effet que produit en nous une phrase sans défaut dépasse de loin le plaisir qu'elle nous donne par elle-même. Dans une telle création, il existe une répartition de lumière et d'ombre, un équilibre extrêmement délicat qui s'étend à d'autres domaines. Elle porte en soi la force dont l'architecte fait des palais, avec laquelle le juge pèse la moindre nuance de justice et d'injustice, ou qui permet au malade en pleine crise de retrouver la vie. Prendre la plume, c'est donc toujours une audace suprême qui exige un examen et une réflexion plus aigus que ceux avec lesquels on mène des régiments au combat. Et s'il existe encore des anneaux magiques dans notre monde, c'est bien là où la volonté de créer surmonte cette résistance, semblable à la pudeur qui marche de pair avec l'amour et qui pousse cependant à la procréation...» (Introduction au Tome I, p. 13)

Sur les songes et le sommeil:

« Les songes sont écume de l'infini. » (Kirchhorst, 21 décembre 1944)

Héraclite: *« Ceux qui dorment agissent et participent à l'évolution du monde. » (Kirchhorst, 14 février 1945).*

Sur le sens de notre destin:

« Belle journée. Le grand noisetier, devant la fenêtre de mon bureau, s'est paré en une seule nuit de chatons laineux d'un vert jaune. Suite d'horribles destructions; après Dresde, Vienne a été durement bombar-

dée. On a l'impression que ce sont là des coups portés à un cadavre. La coupe de douleurs ne semble pas encore pleine. Continué dans le jardin et à ma table de travail. Pensée: cette activité ne ressemble-t-elle pas à celle de ces insectes qu'on rencontre parfois sur la route? La tête mange encore, les antennes bougent, tandis que le corps n'existe déjà plus. Ce n'est pourtant qu'un aspect: l'autre est symbolique, sacramentel. On sème sans espoir d'être admis à moissonner. Une telle façon d'agir est, soit totalement dépourvue de sens, soit transcendante. Il nous appartient de décider lequel des deux sens sera vrai. C'est aussi la raison pour laquelle nous est donné le libre arbitre.» (Kirchhorst, 16 février 1945)

Sur la puissance de la terre:

«Après-midi près de la clôture qui touche au cimetière (...) Mes travaux de jardinage sont en retard, ce qui tient d'abord à l'ensemble de la situation, et puis à la mort d'Ernstel. Après une matinée où ont alterné les rafales de neige et de graves raids aériens, le soleil s'est montré de temps à autre par-dessus la frange de nuages blancs amoncelés. La terre, elle aussi, était tiède (...) J'ai touché ainsi notre «petite mère», si vieille et éternellement jeune, avec un plaisir gynécologique. (...) Sous la mince couche de neige, la germination est déjà en plein travail (...) Voilà pourtant la véritable puissance, plus réelle que mille avions.» (Kirchhorst, mars 1945)

Sur l'un des aspects du rôle du chef:

«Le soir au Georges V. J'ai apporté au colonel Speidel des Maximes de René Quinton. Comme il me demandait d'y inscrire quelque chose, j'ai choisi la phrase: «La récompense des hommes, c'est d'estimer leurs chefs.» Sous son égide, nous avons formé ici, à l'intérieur de la machine militaire, une sorte de cellule rayonnante, de chevalerie spirituelle; nous tenons nos réunions dans le ventre du Léviathan, et cherchons, de plus, à garder notre attention et notre cœur disponibles pour ceux qui sont faibles et sans protection.» (Paris, 13 novembre 1941)

Sur la prière:

«Sur la prière. Elle possède aussi, dans la mécanique supérieure, une vertu préservatrice — atténuée et consume la crainte. Aux temps où la

pratique s'en est perdue, des masses énormes et comme inassimilables de terreur animale s'amoncellent au sein du peuple. Et disparaissent au fur et à mesure le libre-arbitre et la force de résister, cependant que l'appel des forces démoniaques devient plus impérieux, et leurs commandements plus terribles. La prière assainit l'atmosphère. En ce sens, l'appel des cloches est une prière collective, la prière directe de l'Eglise. Elle est remplacée aujourd'hui par le hurlement des sirènes, et même on va parfois jusqu'à les planter sur les clochers.» (Kirchhorst, 1^{er} novembre 1944)

« Je dirais que la prière, même mécanique, creuse dans la succession causale du quotidien comme un vide, une brèche par où peut y pénétrer un influx d'en haut. Aussi, de nos jours, la volonté de s'en tenir tout d'abord aux commandements de la foi, même sans vocation interne, n'est-elle pas si absurde qu'on le croit communément. Au contraire, c'est une bonne entrée de jeu dans la partie métaphysique. A Dieu de riposter. Voir sur ce point Matthieu, 7, 7-11.» (Kirchhorst, 4 janvier 1945)

Sur la lecture de la Bible:

« Depuis ce matin, la nouvelle de la capitulation de l'Italie est officielle. Comme je regardais la grande carte de la Méditerranée, les sirènes retentirent à nouveau et je me rendis au Raphaël. J'y achevai la lecture des Apocryphes et celle de l'Ancien Testament que j'avais commencé voici deux ans, le 3 septembre 1941. J'ai donc lu, à présent, la Bible entière et je pense me remettre, en m'aidant de la Vulgate et des Septante, à la lecture du Nouveau Testament. Les deux livres se complètent admirablement. Ils retracent l'histoire de l'homme, d'une part en tant que créature de Dieu et, d'autre part, comme fils de Dieu. Songé au caractère « ouvert », inachevé de ce livre — et par là même illimité — et à la question d'un troisième testament, après la résurrection, à partir de la Transfiguration. Effectivement, l'Apocalypse l'esquisse à la fin de la Bible. L'effort suprême de l'art occidental, on peut l'interpréter comme une tentative de créer ce testament; cela transparaît dans ses grandes œuvres. Mais de ce Troisième Testament, on pourrait bien dire aussi que chacun de nous en est l'auteur; la vie en est le manuscrit, et c'est à partir de lui que se forme dans l'invisible la réalité supérieure du texte, dans les espérances au-delà de la mort. » (Paris, 9 septembre 1943)

Sur la préparation à l'au-delà :

« Méditation de Saint-Sylvestre : nous approchons du tourbillon central du malstrom, d'une mort quasi certaine. Aussi dois-je me tenir prêt, m'armer intérieurement, pour passer sur l'autre rive, la rive lumineuse de l'être, non pas contraint, sans liberté, mais plein, d'acquiescement intime, d'attente paisible sur le seuil obscur. Bagages, trésors, il faut les quitter sans souffrance. Car ils n'ont de valeur que s'ils enclosent un rapport à l'autre rive. Cette foule des manuscrits, travail d'ans qui mûrissent — je dois me faire à l'idée de les voir dévorer par la flamme. Alors subsistera uniquement ce que je n'ai pas conçu ni rédigé pour les hommes : l'être d'auteur en son essence. Elle me reste pour mon grand voyage par-delà le temps (...) Un mot encore ; s'il me reste ici-bas une tâche à remplir, je sais, sans doute possible, que le temps voulu me sera départi. En ce cas, les danger mêmes me serviront. Je vais donc préparer mes bagages et me tenir prêt pour l'appel. » (Kirchhorst, 1^{er} janvier 1945)

Sur le sens de la défaite :

« A l'aube, le roulement des tanks nous réveille (...) Je suis à la fenêtre et j'observe la chaussée, par-dessus les cimes encore nues du jardin (...) Sans arrêt, lentement, mais irrésistiblement, le fleuve roule sous mes yeux ses flots d'hommes et d'acier. Les masses d'explosifs que transporte une telle colonne la nimbent d'un rayonnement terrible. Et de nouveau, comme déjà en 1940, sur les routes qui nous menaient à Soissons, je ressens l'irruption d'une écrasante supériorité dans une région totalement ruinée. Et revient aussi la tristesse qui, dès lors, s'était emparée de moi (...) On ne se remet pas d'une telle défaite, comme on faisait jadis après Iéna ou Sedan. Elle manifeste un retournement dans la vie des peuples, et ce ne sont pas seulement d'innombrables vies humaines, mais aussi bien des valeurs dont notre être a été bouleversé qui vont périr dans ce passage.

On peut voir le nécessaire, le comprendre, le vouloir, l'aimer même, tout en se sentant pénétré d'une douleur infinie. Il faut le savoir, lorsqu'on veut saisir le sens de notre époque et de son humanité. Quelles sont, dans ce jeu, les douleurs de l'enfancement, et quelles sont celles de l'agonie ? Peut-être sont-elles identiques ; ainsi, quand le soleil se couche, il se lève en même temps sur d'autres mondes.

« La terre vaincue nous donne les étoiles. » Cette parole connaît, dans l'espace, l'esprit et la surnature, des confirmations inouïes. L'effort extrême implique un but extrême, encore inconnu. » (Kirchhorst, 11 avril 1945)

Ernst Jünger disait de lui qu'il avait mûri dans et par les tempêtes. Il ajoutait aussi, à l'intention de ses lecteurs: « Ne permets pas que la vie devienne pour toi ordinaire. » Puissent ces quelques pages nous conforter, les uns et les autres, dans l'application de cette exigence.

J.-J. R.

Association pour l'étude de l'histoire militaire sur le terrain (AEHMT)

Avis préalable voyages 1981

1. Champs de batailles en Lorraine, en Champagne et dans les Ardennes.

Du lundi 30 mars au samedi 4 avril 1981. Visite entre autres, de Verdun, Chemin-des-Dames, Ligne Maginot, Sedan et Bastogne.

Dunkerque et Normandie

Du samedi 4 avril au vendredi 10 avril 1981. Visite, entre autres, de Dunkerque, Dieppe, côtes du Débarquement allié en Normandie et Caen.

2. Batailles d'indépendance de l'Appenzell et Guerre de Souabe en Suisse du Nord-Est.

Du vendredi 7 août au dimanche 9 août 1981. Visite, entre autres, de Voeggelinsegg, Stoss, Frastanz, Feldkirch, Bregenz et Schwaderloh.

3. L'expédition militaire en Italie 1943-1944.

Du samedi 19 septembre au samedi 3 octobre 1981. Visite, entre autres, de la Sicile, de Salerne, du Monte Cassino, Anzio/Nettuno, des Appennins entre Florence et Bologne.

Points culminants de l'histoire de la civilisation sont, entre autres: Palerme, Syracuse, Naples, Rome, Florence et Ravenne. Aussi sur le plan culturel, ces voyages offrent beaucoup et, de ce fait, ils sont très recommandés pour les dames.

Les voyages seront accompagnés par le professeur Dr W. Schaufelberger, professeur d'histoire militaire à l'Université de Zurich.

Le programme a été créé pour ceux qui s'intéressent à l'Histoire (même les personnes qui n'ont pas un intérêt spécifique pour le côté militaire trouveront beaucoup de plaisir à ces voyages).

Si l'un ou l'autre de ces voyages vous intéressent, nous vous prions de nous retourner le talon ci-dessous et nous vous enverrons le prospectus.

Important: nous sommes volontiers à votre disposition pour l'organisation de voyages de groupes ad hoc, faite selon votre désir et sur mesure.

Renseignements complémentaires auprès du Secrétariat de l'AEHMT, Pfingstweidstr. 319, case postale, 8037 Zurich.